

Le lecteur impuni

8. Le pain sur

Albert Laberge, *La Scouine*, édition hors commerce publiée à compte d'auteur et tirée à 60 exemplaires, Montréal, Imprimerie Modèle, 1918, 110 p.

Rodolphe Girard, *Marie Calumet*, édition présentée par Aurélien Boivin, Montréal, Fides, coll. « Bibliothèque québécoise », 1979, 162 p.

Robert Lévesque

Volume 52, numéro 3 (291), avril 2011

Ruptures et filiations : dix années de Jamais Lu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64060ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2011). Le lecteur impuni : 8. Le pain sur / Albert Laberge, *La Scouine*, édition hors commerce publiée à compte d'auteur et tirée à 60 exemplaires, Montréal, Imprimerie Modèle, 1918, 110 p. / Rodolphe Girard, *Marie Calumet*, édition présentée par Aurélien Boivin, Montréal, Fides, coll. « Bibliothèque québécoise », 1979, 162 p. *Liberté*, 52(3), 138-143.

8. LE PAIN SUR

Albert Laberge, *La Scouine*, édition hors commerce publiée à compte d'auteur et tirée à 60 exemplaires, Montréal, Imprimerie Modèle, 1918, 110 p.

Rodolphe Girard, *Marie Calumet*, édition présentée par Aurélien Boivin, Montréal, Fides, coll. « Bibliothèque québécoise », 1979, 162 p.

Comment, quand, je ne me souviens vraiment plus de la façon ni du moment, autrement dit de « l'occase » (ce mot argotique qu'employait déjà Flaubert) au cours de laquelle je pus mettre la main sur un des soixante exemplaires originaux de *La Scouine* d'Albert Laberge, ces 110 pages (« d'une ignoble pornographie », avait tranché net Mgr Bruchési, l'archevêque vif et buté de Montréal) retenues par trois agrafes, trois solides pointes de ciseau (*chisel point, punto de escoplo*) qui, quatre-vingt-treize ans après leur brochage en 1918, tiennent encore ferme. Henri Tranquille, le libraire d'antan, chef amical de la peuplade montréalaise des lecteurs, était-il le manitou (le manie tout) de ma découverte ? Sans doute...

L'objet, aux coins à peine racornis, à la couverture nue qui n'avait rien de *signalant*, ni le titre ni le nom de l'auteur (on les trouvait en page trois), est un mince livre simplement revêtu d'une *jaquette*

anonyme qui fut jadis blanche, sans doute, et qui — par trop de *voyagement* et de retours sur lecture — est maintenant entre le gris souris et le simplement jauni, le jaunâtre et le presque *sale*, en tout cas, comme dans l'esprit de l'œuvre *scandaleuse* de Laberge, c'est une vieille jaquette tachée d'ancestrales traces de doigts adipeux et d'anciennes gouttes depuis longtemps séchées de chicorée et de caoua, ou de gin « non baptisé » comme en buvaient les colons canadiens. *L'objet*, donc, vengeance bibliophilique, aura traversé ses interdictions, la censure de l'Église catholique (autrement dit de l'État), mes déménagements, et bientôt un siècle. Je le relis à nouveau, je le palpe, et malgré sa qualité de rareté je ne l'ai jamais protégé d'une couverture pelliculée : c'est le trésor brut, *canadien-français*, intact, de ma bibliothèque. Un livre qui fut officiellement honni, et qui était pourtant « d'une importance historique considérable », comme l'écrivait Gilles Marcotte dans son *Anthologie de la littérature québécoise* de 1994, Marcotte qui en fait avec raison le roman amiral, ancien et solitaire, du naturalisme dans nos lettres, « un naturalisme brutal qui faisait un violent contraste avec l'idéalisation terrienne alors en vogue ».

Albert Laberge (1871-1960, sa vie — son grand écart — allant de l'excommunication collective des membres de l'Institut canadien par Mgr Bourget à la mise en place des balises de la Révolution tranquille par « l'équipe du tonnerre » de Jean Lesage), était arrivé en ville depuis son Beauharnois natal et était journaliste à *La Presse* de Trefflé Berthiaume (oui Trefflé, comme un trèfle à deux *f*!). Il y était autant chroniqueur sportif que critique d'art, et il avait mis seize ans à écrire ce roman qui n'en était pas tellement un mais plutôt une chronique paysanne, une série de trente-quatre courtes scènes rurales advenues (il jurait n'avoir rien inventé) dans le Québec profond de la fin du dix-neuvième siècle (ça débute, ou ça démarre, un soir de septembre 1853 dans le troisième rang vaseux d'un village innommé, quand Urgèle Deschamps, le « paternel » de « la Scouine », une besonne baptisée Marie Rose Paulima qui devait son surnom néologique au fait qu'elle sentait la pisse, tranche comme à tous les jours le pain du souper, « le pain sur et amer marqué d'une croix » — ce « pain sur et amer marqué d'une croix » est le leitmotiv de la fresque — : « son pouce laissait sur chaque tranche une large tache noire »).

Un roman du terroir, certes, que cette *Scouine*, mais du terroir noir, rudement ironique, cynique, hargneux, reçu à l'époque comme de l'anti-terroir, un brûlot donc, un roman sans amour ni espoir qui

marquait en effet l'entrée d'un naturalisme abrupt (deux décennies après les premiers romans *sales* de J.-K. Huysmans, *Les sœurs Vatard*, *En ménage* et *À vau-l'eau*) et même l'apparition furtive d'un *existentialisme* avant l'heure (comme une *nausée*) dans les bucoliques et catholiques lettres canadiennes-françaises, et cela deux ans à peine après la publication du si fameux et encensé *Maria Chapdelaine*, une affaire de soie fine, au regard de *La Scouine*, que ce roman populaire (ici, en France) et habilement dosé avec ce qu'il y faut de triste (l'amoureux de l'héroïne énamourée meurt dans une tempête), un roman écrit *in situ* à Péribonka par le Brestois Louis Hémon qui était, par ailleurs, lui aussi, comme Albert Laberge, un journaliste sportif...

Pour tester la résistance des soutanes, Albert Laberge, en cours d'écriture (entre un match de boxe à couvrir au Monument national et un reportage à Arthabaska dans l'atelier de Suzor-Côté), publia en 1909 un de ses fragments scouinesques dans la revue *La Semaine*. C'était le vingtième chapitre, celui sur « les foins », une petite apocalypse durant laquelle, à cause des pluies torrentielles, d'un ciel menaçant, de trop courtes apparitions « d'un soleil fantômal » (sic) et de « nuages en forme de corbillard », un travailleur se pendait dans la grange et une Irlandaise alcoolique, « arrivée depuis quelque temps dans la région », y dépuçait le frère de la Scouine en se ruant sur lui, ce pauvre Charlot qui dormait, qui était boiteux et qui avait 35 ans... Laberge ajoutait à propos de l'accouplement bestial : « Et le geste des races s'accomplit. » Monseigneur Bruchési, lisant le *torchon* (bonne *Semaine*!), s'étouffa dans sa soupe au *barley* ! Pourpre, il décréta illico qu'il s'agissait d'« une ignoble pornographie » ! Ignoble pornographie ? Y en avait-il donc une qui ne le serait pas, à ses yeux ? Une belle, une noble pornographie ecclésiastique ? De celle que les prêtres exerçaient et exerceraient longtemps et encore, en cachette, sur leurs mâles petits écoliers fessus ? En tout état de cause, Mgr Paul Bruchési fit sur-le-champ retirer *La Semaine* des kiosques... L'Église, de tout son poids, mettait son Index sur la Faute ! Elle écrasait l'Infâme (que Voltaire me pardonne d'inverser son programme).

Lorsque Laberge eut terminé son ouvrage, en 1918 (c'est l'année du *Pain dur* de Claudel et du *Manifeste Dada*, l'année de la mort d'Apollinaire et de la création de l'URSS, celle des 12 ans de mon père à Sainte-Angèle-de-Mérici et de la fin de la Première Guerre mondiale en Europe), il n'avait donc pas le choix, il le fit publier hors commerce, à ses frais, le dédicçant non sans ironie « à mon cher frère Alfred qui, près des grands peupliers verts, pointus comme des clochers

d'église, laboure et ensemence de ses mains le champ paternel... ». C'était une édition privée et tirée à soixante exemplaires qui sortit en secret des presses de l'Imprimerie Modèle et qu'il distribua lui-même à ses amis et connaissances complices (et le mien, jauni, est donc l'un de ceux-là ! Le nom de l'imprimeur n'y apparaît évidemment pas). *La Scouine*, on le lisait donc « sous le manteau », selon la vieille expression qui fleure son Léautaud, on se le refilait sans doute en douce comme une drogue (et je me demande qui, et combien ont pu lire et manipuler MON exemplaire !), et l'une des rarissimes plumes qui osa en faire état dans un journal, en 1919, fut celle d'un homme que je n'aime pas trop (je lui préfère nettement Arthur Buies), mais seulement voilà, il se trouve qu'Olivar Asselin, revenu des champs de bataille de la sale guerre de 14-18, avait la trempe de s'opposer au terrible et si empourpré Bruchési et qu'il salua bien bas ce livre condamné par l'Église une, sainte, catholique et apostolique..., dont le boss d'alors était le dénommé Benoît XV (tiens donc)...

Dans tous les remaniements et lors de toutes les rééditions de son *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française*, qui fit longtemps *autorité* dans les chaumières bourgeoises de la province, Mgr Camille Roy ne fit jamais une seule allusion à ce roman ne ressemblant pourtant à aucun autre qui avait été publié jusque-là au Canada français, relayant ici (en mineur, tout de même) l'influence d'Émile Zola, le Zola de *La Terre*, un des morceaux des Rougon-Macquart qui fut parmi les plus controversés (même au pays de Voltaire !) et dans lequel, outre une soupe d'inceste et d'adultère, un ivrogne flemmard s'appelle Jésus-Christ ! Mgr Camille Roy (1870-1943, un gars de Berthier-en-Bas — un village pouvant s'apparenter à celui de *La Scouine* — qui fut trop longtemps doyen de la Faculté des lettres et recteur de l'Université Laval) n'écrivit même jamais le nom honni d'Albert Laberge. Et, passé la période dite de « grande noirceur », dont le roman de Laberge était un épatant et corrosif aperçu (comme un *Voyage au bout de la nuit* rurale...), la première édition complète et mise dans le commerce de la « cré » *Scouine* n'est parue qu'en 1973 aux Éditions de l'Actuelle, une maison qui n'existe plus. Sous le titre *Bitter Bread*, le roman de Laberge a été publié au Canada anglais en 1977. On le trouve maintenant, depuis 1995, dans la collection Typo. On n'y cherchera pas un grand intérêt « littéraire », pour sûr, mais il y a de ces petits plaisirs démodés, agréables à retrouver, comme lorsque l'on croise, par exemple, le mot théorie utilisé dans son sens antique, celui d'un défilé, du grec *theôria* qui veut dire procession :

«À ce moment, écrit Laberge à la page 66 de son édition de 1918, un couple en boghei croisa la longue théorie de voitures qui s'en revenaient du concours agricole.»

Mais cette *Scouine*, du Beauharlinois Albert Laberge, c'est un texte à lire absolument, bien sûr. Ne serait-ce que pour bien se mettre le nez dans (pour paraphraser le titre du journal agricole de l'époque) la merde de chez nous...

Que fumait-elle ?

La jeunesse liseuse d'aujourd'hui, qui n'a pas son Tranquille pour rabattre vers elle les raretés, les vieilles choses, les vieux pots d'onguents maléfiques, ne fréquente sûrement pas ces anciens *condamnés* et ces *exclus* de la littérature gardée *sous surveillance* de la vallée du Saint-Laurent, les irrévérencieux de naguère, les *excommuniés* de jadis, tel ce contemporain d'Albert Laberge qui, avant lui, avant sa *Scouine*, avait osé publier en 1904 un roman à la Rabelais des rases campagnes... : Rodolphe Girard (1879-1956) en perdit son emploi puis il dut quitter la province si catholique et se réfugier à Ottawa après avoir « livré à la publicité » (comme disait Claudel au même moment en laissant aller chez l'imprimeur son *Partage de midi*) cette goguenardise demeurée relativement célèbre, *Marie Calumet*. Le colonel ensoutané Bruchési, en chaire, tel le Cauchon qui condamna la pucelle à Rouen, commanda aux foudres de Rome de s'abattre sur ce Rodolphe Girard à défaut de pouvoir le livrer aux flammes en place d'armes sur un bûcher qui aurait été érigé par les bedeaux sur les marches de l'église Notre-Dame...

Ce Girard, comme Laberge, était journaliste à *La Presse* de « monsieur Trefflé », et m'est avis qu'avec des égrillards comme eux on ne devait pas s'ennuyer le midi dans les *quick lunch* de la rue Saint-Jacques... Sa Marie Calumet, que fumait-elle ? Il y avait du bon tabac dans sa tabatière ! C'était une femme *faite* de quarante ans, célibataire et pleine de verve, qui venait (ses parents morts et enterrés) de s'engager comme ménagère dans un presbytère de village, à Saint-Ildéonse dans le comté de Lotbinière. Elle débarquait chez le curé Flavel qui n'en demandait pas tant... Ce roman volontairement irrévérencieux fut décrié comme *scatologique* (une ignoble scatologie ?) et l'archevêché se paya un pavé retentissant dans *La Presse* pour en interdire à quiconque la lecture sous peine d'excommunication. Et ce Girard fut sommé de désavouer publiquement son roman (ce qu'il fit).

Mais pourquoi donc cet anathème? Rodolphe Girard ne remettait nullement en cause la suprématie de l'Église catholique sur les masses canadiennes-françaises, mais il s'amusait, il faisait ça *juste pour rire*, il osait amuser un lectorat et voilà que, pour lui en nier le droit, et pour le punir, les intégristes canadiens-français du Christ (qui, lui, en aurait bien ri des aventures de cette Marie-Madeleine du Québec d'en bas) réussissaient à convaincre monsieur Trefflé Berthiaume de le congédier de la salle de rédaction, sans bonus...

Scatologique, la Marie Calumet? Deux scènes avaient suffi à Mgr Bruchési pour qu'il pète les plombs d'indignation, et porte l'accusation orbi et urbi! Les voici : dans un chapitre intitulé « Ousqu'on va met' la pisse à Monseigneur? », Narcisse, l'« homme engagé » du bon curé Flavel, prend sur la tête, par une inadvertance relevant du comique qui était cher au bon docteur Rabelais, le contenu du pot de chambre de l'évêque venu en visite au presbytère; puis, dans un autre chapitre, celui des noces de Marie Calumet avec ce même Narcisse, c'est Zéphirin, le bedeau jaloux, qui verse dans le ragoût de pattes de cochon un puissant laxatif qui obligera les convives à aller déféquer tous en chœur autour de la grande galerie du presbytère... Ainsi, pouvait-on percevoir, entre les lignes de la farce campagnarde, une *caricature* qui, aux yeux de l'Archevêché de Montréal, était égale en sacrilège à ce que seront, aux yeux des ayatollahs de Téhéran, les *Versets sataniques* de Salman Rushdie et à ce que représenteront les dessins de Kurt Westergaard que la presse danoise publiera en 2005 — loin de l'âge des pots de chambre — sur Mahomet et son turban gonflé d'une bombe : à Saint-Ildéphonse, le haut clergé pissait sur le bas peuple, et le bas peuple chiait sur les terres de la fabrique... Une sorte de « ronde » bien sentie et bien de chez nous...

Et la « fille engagère » Marie Calumet, ô sacrilège des sacrilèges, ne portait pas de petite culotte... Le bon curé Flavel s'en rendit compte et s'en troubla lorsqu'un dimanche d'été elle tomba à la renverse, les jupes envolées par-dessus la tête et son *origine du monde* à découvert...